

VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS



NOUVELLE SÉRIE — NUMÉRO 23 — TROISIÈME TRIMESTRE 1971 — 5 F.

Rien ne peut réjouir la bibliothèque du veneur comme le souvenir de celui que la tradition appelle encore « Le Père la Besge » :

« Je suis né à la Fouchardière le 2 août 1812, mais tous mes souvenirs d'enfance sont rattachés à Persac.

Mon éducation terminée, un peu à bâtons rompus, d'abord chez les Jésuites à Montmorillon où je fis ma Première Communion, puis après leur expulsion à Juilly chez les Maristes, enfin à Stanislas où je suivais les cours d'une école préparatoire pour entrer à Saint-Cyr lorsque la Révolution de Juillet 1830 éclata. Mon père, ardent royaliste, ne voulut pas me laisser servir ce gouvernement révolutionnaire. Il me rappela donc à Persac et, connaissant ma passion pour la chasse, il me donna de l'argent pour acheter des chevaux et quelques chiens. D'un autre côté, mon oncle de Villars (qui était mon parrain) mettait sa meute à ma disposition quand lui-même était retenu pour ses affaires, de sorte que je me trouvais de suite en condition de faire de très jolies chasses.

Mon frère Arthur, plus jeune que moi de trois ans, n'avait pas encore fini ses études.

Ma mère qui s'était installée à Paris pendant notre éducation continua à l'habiter ne voulant pas abandonner mon frère. Me voilà donc à 18 ans, la bride sur le col, entièrement libéré, ayant à ma disposition deux bons chevaux et grâce à mon oncle une excellente meute ».

La France venait de perdre un officier, la Vénérerie allait y gagner un maître qui ne sut jamais qu'il était aussi un écrivain. Pourtant « Souvenirs et récits de chasses » illustré par le Baron Karl Reille et agrémenté de documents d'époque, que publie avec élégance Olivier Perrin, ne laisse aucun doute à ce sujet.

A chaque page, pour notre plaisir, les chasses occupent le devant de la scène; pour notre raffinement dans les seconds rôles, Chateaubriand, le Comte de Chambord, Lamartine tiennent sans faiblesse leur emploi.

Cette prose vive et diverse à l'allure d'un laisser-courre où gaiement, malgré le terrain difficile des alentours de Persac, la meute jamais ne cesse de carillonner.

Emile de la Besge n'apparaît pas seulement comme l'un des plus grands veneurs du siècle dernier, il est aussi un rare exemple de gentilhomme poitevin connaissant l'art de vivre, d'aimer et celui d'observer ses contemporains. Courant trois jours

SOUVENIRS ET RÉCITS DE CHASSES

par le Vicomte Emile de la BESGE

le loup, il savait donner fête à l'auberge qui l'accueillait pour, à l'aube, remettre ses célèbres chiens aux branches.

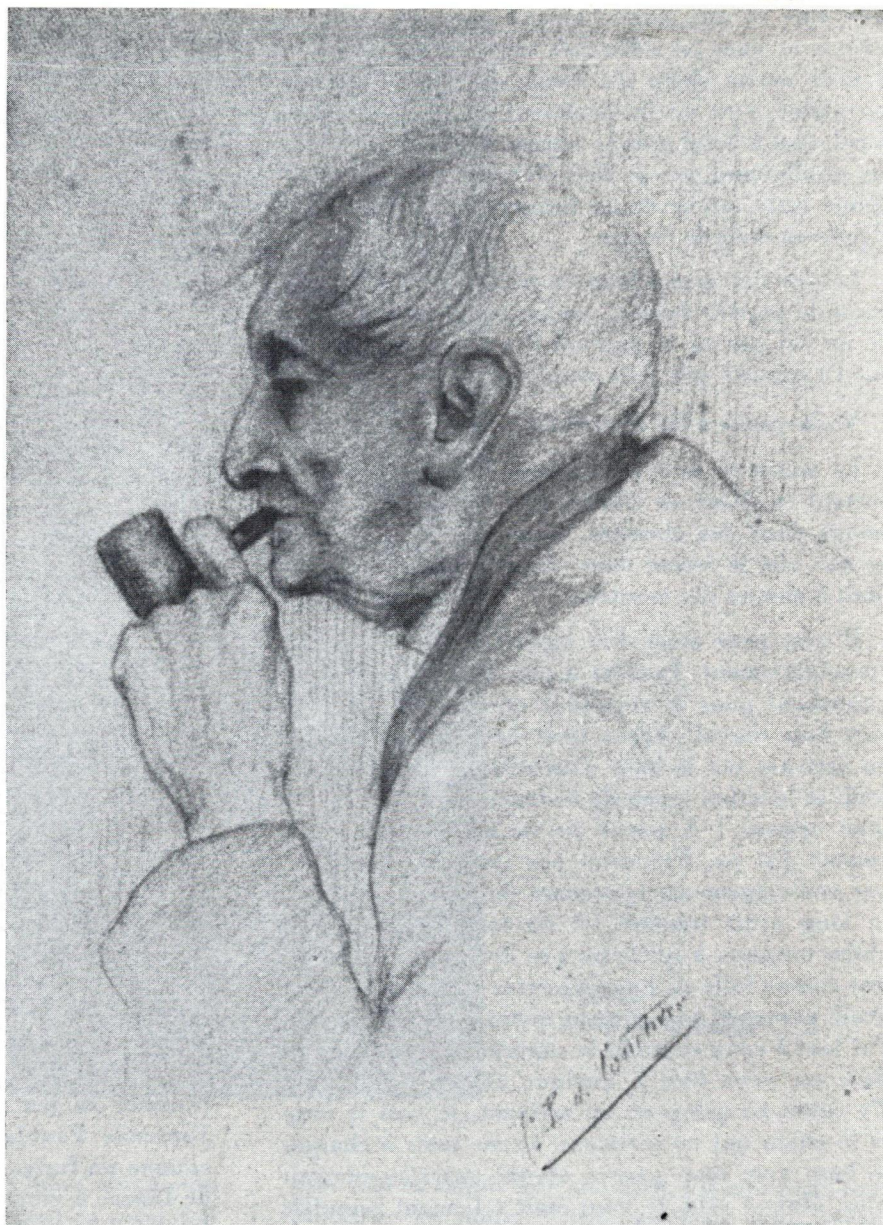
On ne peut lire cet ouvrage où l'on trouve dans le style même, le style de l'homme, sans éprouver la nostalgie d'une époque où le courage était galant, le veneur érudit, le seigneur aimable et aimé.

Imaginons que nous sommes admis au privilège de porter le bouton frappé du loup entouré du collier de chien et la tenue verte aux parements de velours noir, avec gilet grenat, culotte et cravate blanches, bottes à l'écuylère. Rallions donc la voie du loup, derrière le Vicomte de la Besge et son Rallye Persac.

Saluons avec respect le maître d'Equipe et sans complaisance aucune à l'auteur de « Souvenirs et récits de chasses », Son nons le Bien-Aller de la critique.

J. B.

Le père Emile



Prise d'un vieux loup par Faublas

Voilà quelques récits de nos chasses en Poitou. J'aurais pu raconter bien des hallalis de cerfs, bien des prises de chevreuils, mais aujourd'hui grâce à l'introduction du sang anglais dans toutes les meutes, la chasse du cerf est tellement facile que le mérite du veneur n'est pas compté pour ainsi dire. Celle du chevreuil est plus difficile il est vrai. Cependant, tout le monde arrive aussi à en prendre plus ou moins, finalement ce n'est donc

point de ces chasses que je veux vous entretenir car cette année mon frère et moi sur plus de trente animaux, n'en avons pas manqué un seul.

Je me bornerai donc à raconter deux chasses de loup faites par moi cette année.

Et d'abord quelques mots d'un chien merveilleux : Faublas qui est sans contredit le plus beau et le meilleur chien que j'ai jamais possédé avec

une voix et une menée magnifiques. Il a un nez exquis et dans les débuchés une vitesse fabuleuse. Jamais aucun chien n'a même essayé de le suivre en plaine, c'est un inconvénient j'en conviens mais aussi c'est à cette grande vitesse jointe à une haleine prodigieuse que je dois d'avoir pris deux vieux loups cette année et un louvart en une heure et demie au mois de février.

Le premier grand loup de trois ans a été pris au mois de janvier dernier, seulement je dois dire que je ne l'ai pas eu le jour où il a été chassé. On ne me l'a apporté que trois jours après.

Voilà quelle a été cette chasse :

Le matin en arrivant au bois j'ai trouvé le loup sortant et allant au village. Je l'ai rapproché longtemps dans des chemins, dans des champs, enfin je suis allé le lancer dans une cour de ferme où il était à guetter des moutons.

Il s'est pour ainsi dire trouvé à vue des chiens. Immédiatement, Faublas a pris la tête. J'ai couru vainement pour le rejoindre quoique montant un très bon cheval. Après trois heures de débuché, en arrivant sur le haut d'un coteau, j'ai aperçu le loup et le chien à peu de distance remontant le coteau opposé ! A partir de ce moment j'ai suivi comme j'ai pu, beaucoup par inspiration et aussi par renseignements apprenant de loin en loin que le loup avait traversé tel ou tel champ avec le chien toujours à quelques pas de lui. Enfin, après une course folle de quatre heures et demie et après avoir parcouru une grande quantité de kilomètres j'ai tout à coup entendu la superbe voix de Faublas dans un petit bois à quelque distance de moi ? J'y cours au galop et, en arrivant, je vois le loup et le chien qui en sortaient. Je me mets à charger le loup avec mon pauvre cheval qui n'en pouvait plus. Malgré cela, le loup était tellement essoufflé que je l'atteins très facilement. Je lui tire à bout portant deux coups de fusil, un seul seulement chargé à plomb l'atteint en plein sur la hanche et dans le flanc. Le loup traverse alors un grand ravin où il m'est impossible de passer, il m'était du reste impossible d'aller plus loin mon cheval refusait complètement le service. J'ai donc appelé mon chien et je me suis rendu chez moi l'oreille très basse ! Deux ou trois jours après, les paysans m'ont ramené mon loup qu'ils avaient trouvé mourant et qu'ils avaient assommé à coups de pierres et de bâtons.

La deuxième chasse a été plus heureuse en voilà le récit :

J'avais connaissance de trois ou quatre grands loups dans la forêt du Défend en Limousin à quelques heures de chez moi et assez près du château de M. de Montbron un de mes meilleurs amis et autrefois un de mes habituels compagnons de chasse. Aujourd'hui il ne chasse plus mais ses fils, jeunes, vigoureux, intelligents, marchent sur la trace de leur père et déjà ce sont d'intrépides et d'excellents veneurs.

J'avais donc pris rendez-vous avec mes jeunes amis pour courir un vieux loup. En me rendant au rendez-vous et à moitié chemin à peu près, j'entends tout à coup une très bonne chienne qui le mène derrière moi, c'était mauvais de rompre, pensant alors que les loups pourraient bien ne pas être en forêt, je laisse aller et après un joli rapproché, je lance un énorme loup en pleine lande. Je croyais qu'il allait gagner immédiatement la forêt où m'attendaient MM. de Montbron, de Beynac et de Prost qui s'étaient également rendus à cette chasse. Pendant ce temps, mon gaillard prend immédiatement un grand parti et se fait chasser dans les campagnes une heure et demie puis il retourne vers la forêt qu'il longe pour y entrer. Je romps alors et faisant prendre mes chiens en forêt, je me hâte d'aller prévenir MM. de Montbron qui découlent aussitôt leur meute. Nous avons alors quelques embarras, un parcours assez difficile mais nous en triomphons et nous relançons notre loup sur le bord de la route de Limoges. Il la traverse aussitôt et se jette dans un pays extrêmement difficile sur les bords de la Gartempe où il se fait chasser très vite environ deux heures, il retourne enfin en forêt, s'y fait chasser une demi-heure puis se fait relancer au nez des chiens. A ce dernier relancé, j'entends Faublas prendre la tête et se diriger comme un furieux sur le grand débuché de la forêt de Lussac à vingt-quatre kilomètres de celle du Défend ! Je cours alors à la sortie de forêt avec M. Aymard de Montbron mais, au moment où nous arrivons, le chien sautait le fossé de la forêt et s'engageait à toute vitesse sur le bord d'un étang où il nous était impossible de le rejoindre même en courant de toute la vitesse de mon cheval... Tout ce que je pus faire, c'est d'arriver assez près pour apercevoir dans une prairie le chien et le loup fuyant à toutes jambes à deux cents pas de lui, alors je crie à M. de Montbron : « Arrivez vite, nous n'avons plus d'espoir de rattraper Faublas qu'à environ deux lieux d'ici dans les landes ».

Nous continuons donc notre galop de course... et à la lande indiquée par moi nous nous arrêtons un



Vicomte
Emile de la Besge

instant pour écouter... lorsque quelques chiens qui avaient suivi nos chevaux reprennent la voix derrière nous, le loup et Faublas étaient déjà passés ! nous n'en revenions pas mais enfin c'était la réalité. Alors j'engage M. de Montbron à suivre les chiens de queue et je continue mon train de course dans la direction de Lussac où se dirigeait le loup. Après quelques kilomètres je finis par apercevoir dans une grande plaine mon ami Faublas à vingt pas de son loup. Enfin pour en finir, je les rejoins l'un et l'autre et le loup complètement essoufflé et le chien au petit galop côte à côte avec lui. Le loup en me voyant arriver sur lui se jette dans un petit bois de deux ou trois hectares, très fourré. Là il tient tête mais impossible d'arriver pour le tirer. Dès que j'avancais, il allait un pas

plus loin et faisait tête au chien qui marquait constamment les abois. Enfin, au bout d'un certain temps, chiens et chasseurs sont arrivés, le loup cerné de toute part dans ce petit bois a été obligé d'en sortir et il est allé à deux cents mètres de là et tous les chiens lui sont tombés sur le dos dans un fossé. J'ai pu alors lui casser la tête d'une balle à bout portant. Voici donc un loup bien pris.

Mon frère et moi en avons pris un autre il y a deux ans avec un relais donné après trois heures et demie. Le loup a tenu en tout six heures et, après un à vue d'une heure sur les bords de la Vienne, il s'est jeté à l'eau au milieu des chiens où il a été assommé.

Il n'est donc pas impossible de prendre des grands loups mais ce n'est pas facile et il n'est pas

ment fourré, c'est un fouillis inextricable de ronces et d'épines, il est impossible d'y pénétrer à cheval.

Le loup, au bout de quelques instants, s'accule dans une touffe de ronces et là, fait tête aux chiens qui ne pouvaient plus l'attaquer qu'en face. Que faire ? Nous n'avions point d'armes et je craignais que ces jeunes chiens à leur début ne se déconcertassent. Alors je mis pied à terre et tout en m'écorchant les mains et la figure je parvins à arriver en face de mon monsieur qui ne me faisait pas du tout un accueil agréable; il faisait claquer ses

de fois, mais il se relevait furieusement, comme vous l'imaginez, mordant l'un, les terrassant les uns après les autres, mais sans parvenir à les rebuter. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une bataille aussi acharnée.

Tout ce vacarme avait été entendu dans les fermes voisines, aussi plusieurs paysans armés de bâtons, de fourches, de pioches, étaient accourus, mais aucun n'osait approcher et porter secours aux chiens. Mon petit-fils Franz d'Huart, âgé de 16 ans, qui était resté sur son cheval pendant que Pierre de



dents en me regardant, mais je me mis à crier de toutes mes forces, pour exciter les chiens et à lui envoyer des coups de fouets, la seule arme que j'avais entre les mains. Je dois avouer que j'ai été plus brave que mon ennemi et je suis resté maître du terrain; les chiens enhardis par ma présence et mes cris, ont fini par trouver le moyen de l'attaquer par derrière, alors, il s'est décidé à sortir de son roncier et a voulu aller se jeter dans le ruisseau qui coule au bas du bois, mais il n'a pas pu y arriver.

A peine à découvert, tous les chiens se sont précipités sur lui et l'ont roulé je ne sais combien

Beaumont tenait le mien, arrive au galop, saute à terre, un bon paysan se précipite : « Tenez, Monsieur, voici mon bâton, je vais tenir votre cheval. » N'est-ce pas une scène typique qui peint bien la bravoure de nos bons campagnards ? Mon Franz ardent, énergique, en diable, prend le bâton et tombe à coups redoublés sur le loup, qui se défend toujours. Moi, je finis par me dépêtrer des ronces et des épines, j'arrive sur le champ de bataille, je me saisis d'une trique et à nous deux mon petit-fils et moi, nous mettons fin au combat en assénant quelques bons coups sur la tête de l'infortunée bête.

Ainsi finit ce combat homérique.